

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La marche du siècle

Marie-Claire Biais, *Soifs*, Montréal, Boréal, 1995, 320 p., 24,95 \$.

José Leclerc

Numéro 81, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, J. (1996). Compte rendu de [La marche du siècle / Marie-Claire Biais, *Soifs*, Montréal, Boréal, 1995, 320 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (81), 24–24.

La marche du siècle

Le dernier livre de Marie-Claire Blais ?
Tout simplement éblouissant.

ROMAN
José Leclerc



ILS SONT VENUS DANS CETTE ÎLE AU BORD DU GOLFE DU Mexique pour se reposer. Lui, Claude, un juge jeune encore, a suivi sa femme, Renata, une avocate féministe que révoltent toutes les injustices, qui vient de se faire enlever un poumon à cause de la cigarette, et qui tue le temps ici, immobilisée par la convalescence : « Ce repos si long, éprouvant, s'appelait les limbes ». Autour d'elle gravitent des dizaines de personnages, ses neveux Daniel et Mélanie, présidents d'une ligue antifasciste, Esther, la mère de Mélanie, Jacques, un jeune professeur d'université qui se meurt du sida, le pasteur noir Jérémy et sa famille, plusieurs autres encore, personnages secondaires ou figurants anonymes, réfugiés de la mer et gangs des rues, Noirs et membres du Ku Klux Klan, artistes et prostitués, riches et pauvres, tout un défilé d'humains inquiets et souffrants venus s'échouer ici au terme du siècle.

Ce roman de Marie-Claire Blais constitue assurément l'un des défis les plus exaltants qu'un écrivain puisse lancer au lecteur. Voilà une entreprise romanesque qui tient en un seul paragraphe de plus de trois cents pages. Ses très longues phrases — la première fait huit pages, la seconde plus de neuf, et ainsi de suite — rappellent la manière de *Visions d'Anna* (Stanké, 1982), mais en plus achevé, en plus réussi.

La mort en ce jardin

Soifs prend l'allure d'une fresque ou d'une symphonie où se juxtaposent des dizaines d'histoires sans frontières définies, des récits qui se précipitent les uns sur les autres et sont donnés à lire dans une sorte de simultanéité.

De ce maelström émergent des personnages, des points de vue. D'abord, celui de Renata, femme mariée qui court la nuit vers d'autres hommes, de jeunes hommes qui la mépriseront peut-être, et le casino. Tout en elle est soif : soif de vie, de justice — ainsi, elle est obsédée par ce jeune Noir qui, dans sa prison du Texas, vient d'être exécuté, pleurant cette exécution comme s'il s'agissait de la mort d'un être cher, en tout cas d'une mort dont l'injustice la tourmente —, d'amour pour « ce monde, un magnifique jardin, fragmenté, brisé ». Renata regarde à la

fenêtre, elle va dans la ville, et des images, des gens surgissent, les enfants du pasteur sur la plage qui volent les fruits dans le jardin de Jacques — mais il ne dit rien, qu'en ferait-il de ces fruits, lui qui mourra sous peu, dans quelques jours peut-être : pendant que d'autres célèbrent, bientôt, il entrera dans la « vallée des Orchidées », une image chère au pasteur Jérémy.

En ce moment même, alors que Jacques agonise, alors qu'il est mort et que déjà « ne persist[ent] de lui que ces quelques mots qu'il avait copiés d'un sermon du pasteur Jérémy dans ses cahiers : Mon Dieu, pourquoi dois-je périr aujourd'hui en ce matin de délices », se déroule en effet dans l'île une grande fête. Pendant trois jours et trois nuits — le temps qu'il fallut au Christ pour mourir et ressusciter —, Daniel et Mélanie célèbrent la venue au monde de Vincent, leur troisième fils.

Mais même dans l'ivresse de la nuit, dans la fête aux allures de carnaval, comment oublier ce monde en proie à la dérégulation ? Comment oublier les dérapages de notre sombre xx^e siècle, la folie d'« un siècle en crue, débordant de toutes parts et charriant, avant de se terminer, des monstres en tous genres », pour citer Bernard-Henri Lévy ? En Esther s'insinue, durant ces jours de fête,

toujours au bord de sa conscience, le vague souvenir des cousins de Pologne [...] conduits près de ces marais de la Dachauer Moos où, dans des camps construits pour eux, ils avaient été déportés, exterminés ;

pendant ce temps un artiste est obsédé par les images d'Hiroshima croulant sous les bombes ; des femmes font revivre une lignée de journalistes, activistes et féministes noires, d'écrivaines, de militantes pour les droits civiques, de femmes violées, d'infanticides... D'autres images défilent, celles de la guerre du Golfe, de Sarajevo, du Ku Klux Klan, de nuées d'intégristes. L'île devient le microcosme du monde, la scène d'un théâtre tragique et sublime aussi.

Le roman se termine sur un chant, sur l'anticipation des « voix de Samuel et Vénus déchirant la nuit », Samuel, l'enfant prodige de Mélanie et Daniel à qui l'on a donné « le nom de l'un de ses grands-oncles fusillé » en 1942, et Vénus, la petite prostituée noire. Il reste donc la musique, contrepoint grandiose à « ce défilé d'images de l'enfer ».

Soifs, est-il besoin d'insister, est un grand livre, assurément le meilleur et le plus impressionnant que nous ait à ce jour donné Marie-Claire Blais. Exigeant, sans aucun doute, mais tout bonnement éblouissant.



Marie-Claire Blais